

La question que l'on m'a demandé de traiter¹ est celle d'une éventuelle complémentarité entre l'action culturelle et l'insertion sociale.

Permettez-moi de me réjouir d'abord de ce que la question soit encore posée, puisque force est de constater que la plupart des politiques en cours tendent à aller en sens inverse, à savoir dans le sens de la distinction et du cloisonnement. « Prouvez-moi que c'est bien cela que vous faites (et pas autre chose) » s'entendent dire les associations – ce qui ne peut produire qu'une attitude de segmentation des réponses sociales (« le reste, ce n'est pas moi »).

Beaucoup de divorces ont été prononcés entre les différents secteurs de l'action culturelle et de l'action sociale : divorce entre éducation permanente et politiques d'intégration et d'insertion (au sens de Castel), divorce entre insertion et intégration, également. Ne tend-on pas aujourd'hui, en effet,

- à les destiner à des publics différents (en faisant une croix sur l'articulation des deux axes pour certains publics soi-disant « éloignés de l'emploi ») ;
- à aborder les formations dispensées sur l'axe de l'intégration de manière distincte selon les groupes : les moins munis devront être « resocialisés » - c'est-à-dire qu'ils seront abordés à travers leurs supposées déficiences ; les autres recevront des formations directement qualifiantes.

C'est oublier un point majeur : la désaffiliation est plus grave « en haut de la société » qu'« en bas » : on y trouve des individus « par excès » qui pensent et font penser qu'ils peuvent se réaliser tout seuls, en dehors d'une société à laquelle ils n'entendent plus contribuer.

Ainsi, la lutte en termes d'insertion n'est pas gagnée pour ceux qui sont loin non pas de l'emploi mais de la société.

Nous devons donc aborder la question de la complémentarité insertion sociale/action culturelle dans un contexte globalement défavorable et je voudrais de surcroît vous demander par avance excuse pour la manière dont j'ai choisi de l'affronter : je vais en effet le faire à partir d'une figure négative d'écrivain public, à partir d'un désastre social causé par un tel écrivain.

Je voudrais en effet vous parler de Bruno, écrivain public de Cortryk, tel qu'il est décrit par Fernand Crommelynck dans sa farce en trois actes *Le cocu magnifique*².

1 Ce texte constitue la retranscription d'une intervention réalisée pour le « Forum des écrivains publics » organisé par *Présence et action culturelle* à Liège le 17 juin 2013.

2 F. Crommelynck, *Le cocu magnifique*, Kessinger Publishing, fac-similé de l'édition originale de 1921 aux éditions de la Sirène à Paris.

LA FIGURE DE BRUNO

Bruno fait profession d'écrivain public : il est follement amoureux de Stella et ses sentiments font qu'il va adopter de bien étranges comportements.

Visant à illustrer avec verve son amour (il le décrit plus qu'il ne le vit), Bruno en vient à vouloir démontrer le caractère irrésistible de ses sentiments en demandant à celle qui les inspire de dévoiler sa beauté à l'interlocuteur devant qui l'écrivain public s'est mis en état de probation. La production de cette trace matérielle n'est pas sans produire des effets sociaux paradoxaux, puisque Bruno est conduit à châtier son interlocuteur au motif que les charmes dévoilés de son amie ont pu produire chez lui l'éveil de quelque désir.

Rongé par la jalousie et l'incertitude (Stella ne lui serait-elle pas réellement infidèle?), Bruno en vient à imaginer un remède radical : organiser lui-même sa tromperie, pour ne plus douter - mais la guérison n'est pas obtenue par ce stratagème : Bruno interrompt trop tard la rencontre entre Stella et son ami Petrus en s'écriant « Je veux être cocu, mais pas autant ! »

Troisième étape dans la déréalisation : il en vient à se demander qui sa femme protège sans doute (« qui est l'amant caché ? »). Il oblige Stella à se donner à tous les hommes du village, pensant que celui qui ne prendra pas part à la sarabande sera de fait l'amant à abattre. Plus les actes d'infidélité s'accumulent, plus l'écrivain s'obsède sur la tromperie qu'ils peuvent dissimuler. L'écrivain fait de sa femme magnifique, magnifiée par lui littérairement en public, une femme publique, mettant la communauté à feu et à sang, jusqu'à l'intervention d'un homme (providentiel ?), un bouvier, qui veut Stella pour lui seul ; elle finira par le suivre, lui à qui elle s'est refusée et dont elle ne veut pas, et qui lui promet un avenir radieux :

« Tu viendras habiter ma cabane au milieu des bêtes. Nous partagerons mon lit, qui n'est pas large. Je te garderai. »

Stella le suit en déclarant « Promets-moi, jure-moi que je pourrai te demeurer fidèle ». Les rôles sociaux sont rétablis la communauté peut respirer et retrouver sa cohésion (sic).

La question, fondée culturellement, mais difficile socialement, que je veux dès lors poser est la suivante : pourquoi Crommelynck a-t-il choisi, pour illustrer son personnage de cocu magnifique, la **figure d'un écrivain public** ?

ÉCRIVAIN PUBLIC ET AUTO-TROMPERIE

Il me semble qu'il n'est pas exagéré de dire que Crommelynck nous permet de réfléchir à deux dimensions de l'auto-tromperie qui touchent, comme nous allons le voir, à la complémentarité entre l'action culturelle et la lutte contre la désaffiliation.

La première de ces dimensions concerne le couplage entre le **désancrage collectif et la fixation individuelle** qui se produit dans le chef de Bruno.

Peut-on toujours devenir sans dommage l'écrivain de tous ?

L'écrivain a un public virtuel qu'il se propose de mettre au travail ; il est un destinataire de texte qui se transforme lui-même par l'écriture. L'écrivain est ancré dans un collectif virtuel (le public qu'il veut mettre au travail) et il travaille à la mise en mouvement du sens (à sa non-fixation,).

L'écrivain public de Crommelynck a un public réel (des demandeurs successifs, en lien avec des destinataires), mais qu'il ne met pas au travail ; il n'arrive pas non plus à faire la différence entre le

destinateur réel des lettres et lui-même, il s'enferme dans ses obsessions du fait même de sa maîtrise culturelle, au prix de sa désaffiliation sociale (il confond les autres à lui-même)³.

Soit la scène où un jeune homme lui demande d'écrire une lettre d'amour (en fait la destinataire de la lettre est Stella).

« [BRUNO]

C'est pour une lettre d'amour ?

LE JEUNE HOMME. - Oui, s'il vous plaît.

BRUNO, *sèchement*. - C'est vingt sous ! (*Il rit méchamment.*) Ah ! Ah ! Ils sont tous les mêmes ! Imbécile !

Que fais-tu dans la vie, à part l'amour ? Tu n'es pas d'ici ?

LE JEUNE HOMME. - ...d'Oostkerque. Je suis tonnelier.

BRUNO.- Tu remplis tes tonneaux de larmes.

LE JEUNE HOMME. - Oui...

(*Il baisse la tête et pleure.*)

BRUNO. - Et tu viens d'Oostkerque ici cueillir de belles phrases ! Ah ! Ah ! Tu perds une demi-journée de salaire et deux demi-semelles, pour une femme ! As-tu vu une femme qui vaille une paire de bottes ? Tu les as vues toutes et aucune ! A ton aise, mon garçon, j'écrirai ta lettre.

LE JEUNE HOMME. - On s'aime depuis un mois. Elle est déjà bien indifférente...

BRUNO. - Naturellement !... N'ajoute plus un mot, j'ai compris. **C'est mon affaire**. Ecris, Estrugo [C'est le scribe de Bruno], écris :

(*Il dicte.*)

« Ingrate, Perfide (Avec deux majuscules !) et tendrement aimée (Avec deux minuscules !), quand nous allions, les doigts mêlés, l'un contre l'autre au point de n'être plus qu'une lumière et qu'une ombre, les gens nous regardaient aux portes, envieux et colères, se croyant volés de tout notre bonheur. Ah ! Qu'ils se sentent riches aujourd'hui ! »

(*Arrêt.*)

(*Il regarde le jeune homme avec mépris. Celui-ci réfléchit longuement.*)

LE JEUNE HOMME *conclut*. - Juste.

(*Puis il se redresse, exalté.*)

Quel poète ! Quel poète !

(*Mais le regard froid de Bruno le rassied.*)

Oh ! Pardon...

BRUNO *dicte*. - « Ma colombe, lampe fragile, fleur de neige ! Mon cœur était sous ton regard comme un petit oiseau sous l'aile de sa mère. Ta lèvre était toute gonflée de jeunesse, et

3 C'est l'écrivain Bernard Noël qui nous semble avoir le mieux parlé du rapport dialectique de l'écrivain à la dimension « publique » de son travail. Il compare ce rapport à un rapport politique qui ne serait pas dévoyé, celui qui lierait d'une certaine façon majorité et opposition. Voici comment il tente de décrire ce rapport.

« L'écriture est ce qui isole.

L'écriture est ce qui rend public.

Entre l'isolement et le public, la liaison est du genre de celle qu'on voit entre opposition et majorité : une liaison qui ne serait pas dévoyée par le goût du pouvoir.

L'écriture s'oppose à ce qui la porte en public, et cependant elle appelle ce public – cette publication.

Devenue publique, l'écriture n'appartient plus à l'écriture.

Elle se rappelle à elle-même à travers son lecteur.

La publication conteste l'écriture, mais c'est en la poussant vers l'au-delà de sa limite.

L'écriture conteste la publication, qui la ramène à son effacement, à son oubli.

Ce jeu d'opposition, j'y sens l'aube d'une règle, qui changerait la situation sociale par une véritable alternance.

L'opposition n'est pas une guerre : elle est une exigence.

Cette exigence est pareille au mouvement de l'altérité, qui fait de l'autre mon opposé et mon semblable.

L'écriture s'oppose à l'agressivité malade, à la prise du pouvoir, à la totalité triomphante parce qu'elle ne vit qu'en se remettant en jeu.

L'opposition est cette relance, qui fait que rien ne sera jamais acquis.

Elle rature en nous le mouvement de la mort qui toujours voudrait couvrir le moment de la vie. »

Bernard Noël, *Le château de Cène*, Gallimard, 1990, pp. 169-170.

fondante comme un fruit des tropiques ».

(*En dictant, il s'exalte. Croyant sans doute que le jeune homme veut l'interrompre, il lance avec fureur : Silence !*)

LE JEUNE HOMME, *machinalement*. - Pardon...

BRUNO. - Ecris, Estrugo, écris !

« Hélas ! tu t'éloignes déjà sans tourner la tête, ainsi qu'un hôte ingrat.

« Mais, prends garde ! Si tu détaches ton âme de la mienne, si ta pensée cesse d'être le moule fidèle de ma pensée, je te tue ! »

LE JEUNE HOMME, *effrayé*. - Non...

BRUNO. - « ...Si j'entends dans ton langage un mot qui étonne mon oreille, je te tue !

LE JEUNE HOMME. - Non ! Non !

BRUNO. - « ...Si tu regardes trois fois dans le miroir sans rire, si tu changes les plis de ta jupe sans raison... »

(*Il est proie à une agitation singulière.*)

Je la tuerai ! Je la tuerai pas plus tard que ce soir si j'ai la moindre preuve de sa trahison ! »⁴

L'écriture est ici une maestria qui maîtrise son virtuose, qui autorise dès lors toutes les confusions ; connectant de manière paradoxale les destinataires et les destinataires, elle remplace l'écoute singulière et le travail vers l'universel – qui caractérise le labeur d'un écrivain – par la projection du trop-plein d'un individu sur les situations qu'il croit connaître mieux que le demandeur au service duquel il est supposé se placer.

En creux, nous voyons que l'action culturelle (ici : l'écriture publique) n'est pas d'office au service de la lutte contre la désaffiliation, elle peut même la produire.

Pour renverser le cours de ces choses, nous voyons que l'action culturelle doit au contraire **connecter l'écoute singulière et le travail pour l'universel**, ce qui exige de l'artiste qu'il fasse le vide de soi plutôt qu'il ne répande ce que Gilles Deleuze appelait « sa ridicule petite affaire privée ».

L'action culturelle qui veut lutter contre la désaffiliation doit lutter pour des droits culturels universels : que chacun, certes, puisse devenir le créateur singulier de son existence, mais à condition que cette création soit ancrée dans la lutte pour une société où ce droit est reconnu à tous⁵.

Ce serait là une autre figure de l'écrivain public que celle que met en scène Crommelynck ; son travail pourrait-il dans ce cas être découplé de celui d'associations qui luttent pour plus de justice sociale en matière de droits culturels ?

Il y a deux façons de passer magnifiquement à côté de cette conception.

La première consiste à négliger la dimension collective virtuelle du travail pour se centrer sur sa dimension individuelle, par exemple en espérant faire du demandeur « l'acteur de son apprentissage » : l'acteur est au contraire celui qui portera la connexion entre la demande individuelle et la lutte collective, qui permettra le passage **qu'il fera aussi lui-même** entre le travail sur soi et la socialisation de celui-ci dans une lutte de portée universelle.

La deuxième façon est l'attitude pastorale, très fréquente en matière de lutte contre la pauvreté, nous ne le voyons que trop, où il s'agit pour de bons bergers providentiels (ou bouviers...) d'une culture à préserver, d'un troupeau à protéger, d'un enclos à dresser..

4 Dans ce magnifique passage, on percevra le glissement du « je te tue » au « je la tue », ainsi que l'exigence que la pensée de la femme aimée ne soit que le moule fidèle de la pensée de l'écrivain, puisque ses mots ne l'étonnent pas, puisque le moindre de ses comportements sont régentés.

5 On reconnaît ici les thèses qu'Alain Touraine a constamment défendues.

LE SERVICE DU POUVOIR

Il y a une deuxième composante à l'auto-tromperie dans la pièce de Crommelynck : la capacité trop grande à épouser les vues d'un pouvoir schizophrénique⁶.

Il y a en effet dans *Le cocu magnifique* une scène qui concerne une commande « officielle » du bourgmestre de Cortyck.

Nous la transcrivons ici avec des coupures, pour en faire saisir la dimension politique. Il convient cependant de savoir que dans la pièce, ce dialogue est entrecoupé de tirades de Bruno qui vante au bourgmestre les charmes de Stella ; l'édile en reste bouche bée. Les deux dimensions de l'auto-tromperie sont bien articulées par Crommelynck (le bourgmestre devra d'ailleurs intervenir pour « restaurer l'ordre social » à la fin de la pièce).

« LE BOURGMESTRE, à voix basse. - J'ai besoin de tes services... Motus !... Les gens continuent à marauder. L'autre nuit, ils ont couché dix jeunes arbres dans le Bois-de-la-femme-sans-cœur. Ecoute bien : je ne veux pas devenir impopulaire ici, ni à la province. Il faut leur défendre de tailler et le leur permettre sans en avoir l'air, hein ? Trouve un biais. Motus !

(...)

Ecoute bien : les gens voudraient aussi braconner, c'est leur agrément⁷. Vois cela... Motus ! Motus !... Mais que le gouverneur de la province ne puisse me chercher querelle, hein ? au contraire !...

BRUNO, à *Estrugo*. - « Chers concitoyens. Malgré la vigilance des pouvoirs publics, l'audace des malfaiteurs a réussi, une fois de plus, à s'exercer sur notre territoire ».

(...)

« Dans la nuit de dimanche à lundi, les vandales ont abattu...

(*Il se tourne vers le bourgmestre.*)

Vingt, trente, cinquante, cent arbres ?

LE BOURGMESTRE. - Dix...

BRUNO, péremptoire. - Cent arbres, au Bois-de-la-Femme-sans-cœur. »

LE BOURGMESTRE, pouffant. - Ah ! Oui, ah ! Oui, motus, j'ai compris !... Ils peuvent tailler maintenant ! Chut !...

(...)

[BRUNO]

« J'invite mes concitoyens à constituer dans les vingt-quatre heures une garde villageoise dont feront partie tous les hommes âgés de plus de quinze ans et de moins de soixante. Ils prendront du service à tour de rôle. »

LE BOURGMESTRE, débordant de joie. - Motus ! Motus !

BRUNO. - « Les gardes porteront les insignes et le fusil à deux coups.

(*Le bourgmestre s'assied, pouffant.*)

LE BOURGMESTRE. - Ah ! Ah ! Admirable ! Tout le monde est satisfait ! Motus ! Ils vont mettre tout à feu et à sang ! »⁸

Il est vraiment difficile de ne pas enchaîner à cette scène de duplicité du pouvoir, duplicité soutenue par le travail intellectuel, l'accusation portée par Pierre Bourdieu à un Etat devenu schizophrène, un Etat où la main droite (celle qui « soutient » l'activité économique) ne veut plus savoir ou ne veut plus

6 Dans la citation de Bernard Noël, nous avons vu que l'altérité et « l'exigence de l'opposition » sont liées, comme sont liées ici l'exécution des commandes de lettres amoureuses (où l'altérité est bafouée) et l'exécution d'une commande politique (qui ne favorise que trop la duplicité du pouvoir).

7 On voit que pour le bourgmestre l'ordre moral ne s'étend pas à la question de la propriété et des bénéfices : on peut braconner dans le Bois-de-la-femme-sans-cœur (sic)... C'est ce que Robert Castel appelle la désaffiliation « par le haut ».

8 L'articulation entre les milices privées et le libre champ donné à l'appropriation privative du bien public, qui se résout dans une approche publique sécuritaire mérite réflexion...

ce que fait la main gauche (qui prend en charge la dimension sociale). Bourdieu⁹ décrit le sentiment de tromperie et d'abandon ressenti par les agents (travailleurs sociaux, enseignants, policiers, magistrats subalternes... Depuis lors, on peut allonger la liste : avocats pro deo, etc.).

Comme l'écrivain public de Crommelynck, nous semblons, dans une étrange folie, rejeter l'une après l'autre les preuves de la tromperie qui nous est faite, de l'infidélité qui nous accable. Combien de tromperies, de mensonges faudra-t-il pour que nous rejetions réellement l'Europe néo-libérale que l'on nous construit (voyons comment on peut aujourd'hui y supprimer, du jour au lendemain, un service culturel public, sous prétexte de son coût, dans un pays où les désaffiliés par le haut sont légion), pour que nous abandonnions les créatures qu'elle insère dans notre vie quotidienne (comme le management marchand des services publics) ?

Plus la déconstruction sociale s'opère sous nos yeux, plus le remède de plus de déconstruction semble plébiscité et plus nous semblons douter de ses effets. A ce titre, en tant qu'acteurs culturels, ne devenons-nous pas des cocus magnifiques ?

Il y a 20 ans, l'année même où Bourdieu publiait son accablante enquête sur « la France qui souffre », Jacques Delors signait le Livre Blanc de la Commission européenne « Emploi. croissance. compétitivité ».

Le livre Blanc demande aux Etats membres, par exemple, de

« renforcer les efforts déployés pour intégrer ou réintégrer les chômeurs de longue durée et les jeunes chômeurs en créant un système plus clair de paliers permettant d'accéder au marché officiel de l'emploi et pour trouver des remèdes valables à l'inactivité¹⁰. Cela comporterait l'introduction de normes minimales auxquelles les Etats membres devraient satisfaire pour les mesures pour lesquelles ils demandent l'aide de la Communauté. Ces normes pourraient comprendre :

- un lien cohérent avec le marché de l'emploi,
- des normes minimales de formation/qualification,
- des conseils indépendants,
- un placement approprié après activité (« post-activity »),
- une rémunération équitable,
- un arsenal complet d'aides d'« infrastructure douce » (assistance à l'enfance, alphabétisation, etc ; »¹¹

On croit rêver... Comment pouvons-nous encore douter de l'infidélité aux promesses faites ?

Peut-être parce qu'on nous promet un peu de tout et son contraire, dans un ensemble qui permettra qu'on fasse moins de certaines choses, provoquant dans le chef des citoyens une fatale incertitude (nous devrions probablement ajouter : « Motus ! »).

9 C'est un passage célèbre de *La misère du monde* : « On comprend que les petits fonctionnaires, et tout spécialement ceux d'entre eux qui sont chargés de remplir les fonctions dites « sociales », c'est-à-dire de compenser, sans disposer de tous les moyens nécessaires, les effets et les carences les plus intolérables de la logique du marché, policiers et magistrats subalternes, assistantes sociales, éducateurs et même, de plus en plus souvent, instituteurs et professeurs, aient le sentiment d'être abandonnés, sinon désavoués, dans leur effort pour affronter la misère matérielle et morale qui est la seule conséquence certaine de la *Realpolitik* économiquement légitimée. Ils vivent les contradictions d'un Etat dont la main droite ne sait plus, ou pire, ne veut plus, ce que fait la main gauche, sous la forme de « doubles contraintes » de plus en plus douloureuses : comment ne pas voir, par exemple que l'exaltation du rendement, de la productivité, de la compétitivité, ou plus simplement, du profit, tend à ruiner le fondement même de fonctions qui ne vont pas sans un certain désintéressement professionnel associé, bien souvent, au dévouement militant ? » (P. Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 222.)

10 C'est ce que fait avec une duplicité remarquable, l'« Etat social actif », puisque en matière de paliers, il s'agit surtout de dégressivité dans les aides publiques accordées à ceux dont le droit fondamental au travail n'est pas respecté...

11 J. Delors, *Pour entrer dans le XXIème siècle, Emploi. Croissance. Compétitivité*, Bruxelles, Luxembourg, 1993, Paris, Michel Lafon/Ramsay, 1994, p. 259.

Ainsi, de ces deux promesses, laquelle a été tenue ?

« - offrir davantage d'aides, en termes de ressources et de délégation de responsabilités encourageant l'établissement de liens avec le secteur privé, à un large éventail d'agences de travail intérimaire (il s'agit souvent d'organismes privés et d'administrations régionales et locales) qui ont fait la démonstration de leur capacité de jouer un rôle actif dans la création d'un système de paliers permettant l'accès au marché officiel de l'emploi ;

- **dans ce cadre (nous soulignons)**, examiner les moyens par lesquels on peut encourager l'économie sociale, par le biais d'exonérations fiscales, de partenariats entre secteur privé et public, de modèles d'appui au partage du travail et des revenus, à amener les chômeurs sur une base volontaire (**sic**), à s'engager dans des actions destinées à combler le fossé qui sépare ceux qui souhaitent travailler et des besoins sociaux qui, à l'heure actuelle, ne sont pas satisfaits ; »¹²

Une promesse pour la main droite, une pour la main gauche : qui est trompé ?

Nous voyons que pour échapper à cette figure qui se satisfait de l'auto-tromperie, il faut poser qu'il n'y a pas d'action culturelle sans action politique.

En conclusion, il est temps de se demander s'il y a un lien entre les deux figures négatives :

- celle où l'on néglige la dimension collective de l'action au profit des « petites affaires privées » ;
- celle où l'action culturelle est sous l'emprise de l'aveuglement politique.

Il y a en effet bien des promesses non tenues par rapport au développement des supports qui permettraient à chacun de se construire comme sujet **en luttant pour une société où ce droit serait reconnu à tous** (c'est la dimension collective du travail des écrivains publics, qui peut et probablement doit faire le lien entre les deux dimensions).

Nous en acceptons les effets, peut-être parce que nous nous refusons à voir **l'adversaire** (nous nous obsédons sur « l'amant caché » ; nous transformons ceux qui sont victimes des dégradations sociales que nous avons acceptées en coupables de leur situation, nous nous laissons bercer par le discours dominant en nous, ce discours qui fait dépendre l'exercice de la solidarité du respect d'une légalité illégale qui institue l'appauvrissement et la désaffiliation).

Le thème de la « fraude sociale » permet en effet d'instituer une légalité illégale, puisqu'il établit des règles qui s'inscrivent dans un cadre où les droits fondamentaux des personnes sont violés : la « charte européenne des droits fondamentaux » constitue une contrainte non réellement contraignante, alors que les lois qui sont au service de la « main droite » supra-nationale, le sont bel et bien. Le pillage des ressources publiques par les désaffiliés par le haut a encore de beaux jours devant lui...

Peut-être sommes-nous aveugles aussi par rapport à l'enjeu : si le capital culturel est autant qu'on ne le dit au centre du développement et du retour de la croissance, alors ce sont ceux qui le produisent, le partagent, le développent librement, le diversifient socialement, ce sont ceux-là qui produisent la vraie richesse, la vraie société. Ils ne reçoivent de ce travail que peu ou pas de rétribution, ils y ont peu de pouvoir, ils se voient dénier leur importance.

La question est alors de savoir jusqu'à quand ils s'accommoderont, jusqu'à quand nous nous accommoderons de ces tromperies : pourrons-nous un jour guérir de cette folle incertitude qui nous enchaîne, pour produire un développement dont l'affiliation réelle de tous serait la condition sine qua non et revendiquer les rétributions et attributions qui nous sont dues du fait de notre rôle central dans cette production ?

12 Idem, *ibidem*, p. 260.